



## Les non-dits d'une famille un peu trop tranquille

**LIVRE** • Avec son dernier livre, l'écrivaine genevoise Edith Habersaat plonge sous le vernis lissé d'une famille bourgeoise pour en montrer la part d'ombre et les craquelures sociales cachées.

**T**out ne semble qu'ordre, beauté et calme dans la famille Cambertat. Dans ce couple bourgeois, on trouve Sophia et son époux Edgar, propriétaire d'une revue scientifique. Ils ont deux fils. Martin, conseiller financier à la Sana, et l'aîné, Boris, spécialiste en biologie, futur successeur de son père. Sur cette famille bien sous tous rapports plane l'ombre tutélaire des grands-parents, Geoffroy, financier toujours en voyages d'affaires, et son épouse Nancy, galeriste.

Ce décorum ne demande cependant qu'à être bousculé, et il le sera par l'arrivée d'une lettre anonyme, menaçant la maîtresse de maison de représailles, si elle ne s'acquitte pas d'une certaine somme «en échange d'un instantané, où elle figure, enlacée par un inconnu».

Qui figure sur la photo et qui est le corbeau? Le cliché dans la missive sans nom fait remonter à la surface la figure de Sébastien, le demi-frère de Sophia, qu'elle a toujours essayé de protéger comme une vraie sœur. Né d'un viol – celui de sa mère, Lisa Chaumont – Sébastien vivote, après

avoir fait de la prison suite à un homicide par négligence. Raison pour laquelle Sophia n'a jamais parlé de lui à son mari et à sa belle-famille.

Il faut dire qu'entre les Cambertat et Lisa et Robert Chaumont, couple modeste de travailleurs, les différences sociales sont béantes. Mme Cambertat mère considérant ainsi que le mariage de son fils a tout d'une mésalliance. Cette différence sociale se matérialise, de façon abrupte, à l'occasion des grandes fêtes de famille ou de vernissages, où la parole est monopolisée par ceux qui y ont un droit naturel. Alors autant se taire pour le moment, estime Sophia, qui paie rubis sur l'ongle le maître chanteur.

### Frontière entre les classes sociales

D'autant plus que les événements se bousculent, mettant à mal le standing social et le sens de la soumission aux convenances et au qu'en-dira-t-on des Cambertat. Martin se fait licencier de son travail et se laisse entraîner par les mauvaises fréquentations de sa jeunesse, alors que Boris, qui n'a jamais avoué son homosexualité, s'apprête à se mettre en ménage avec son ami. «Courant à la rencontre d'elle-même, la fille

de la campagne, issue d'un milieu modeste, peu cultivée et assez naïve, jadis, pour croire que les frontières entre les nantis et les petites gens étaient ouvertes au tout-venant» finira par tout révéler de son passé à son mari, qui reviendra à elle. Quant au maître chanteur, inutile de chercher plus loin qu'un ancien ami de Martin, Ahmed, agissant sous le téléguidage machiavélique de Mme Cambertat mère. Au-delà de ce fait divers familial, où les différences de classes, plus que des «frontières» sont des «remparts», le récit déploie tout son venin en séquences, qui mêlent habilement narration et développements au plus près des points de vue internes des personnages, liant le tout d'une façon fluide. Fidèle à son art des correspondances, Edith Habersaat développe tout un réseau d'images. Sophia n'est-elle pas finalement «cette petite phalène, dont les ailes sont été engluées par les rets visqueux d'une bête prédatrice et meurtrière, d'une bestiole dépourvue de nom?» ■

Joël Depommier

Edith Habersaat, *Le Sphinx du laurier rose*, Ed. Slatkine, 2018, 159 p.